



**l'embobiné**

L'ASSOCIATION CINÉPHILE  
MÂCONNAISE PROPOSE  
AU CINÉMARIVAUX DE  
MÂCON

**PEAUX DE VACHES**

De Patricia Mazuy

Avec Jean-François Stévenin, Sandrine Bonnaire,  
Jacques Spiesser

Jeudi 04 nov 18h30

Dimanche 07 nov 11h00

Lundi 08 nov 19h00

**Court métrage** : **Trois francs, six sous** de Morgane Ladjel, Florence Blain et Varoon Indalkar – Animation- Durant la Seconde Guerre mondiale, un agriculteur français nommé Marcel espère revoir un jour une lueur de vie dans le regard de sa mère, Josépha. Elle est plongée dans un état végétatif depuis la disparition de son fils aîné. Marcel commence à aider des victimes de la guerre sans réaliser l'ampleur des conséquences de ses actes.

**Patricia Mazuy** est née à Dijon en 1960. Ses parents sont boulangers et ses grands-parents agriculteurs en Bresse. En 1982, lors d'un séjour aux États-Unis, elle rencontre Agnès Varda. Elle tournera deux courts métrages (*Colin Maillard* et *La boîteuse*) puis sera monteuse stagiaire sur *Une chambre en ville* de Jacques Demy et *Le Mur* de Yılmaz Güney. Elle devient ensuite monteuse pour Agnès Varda (*Sans toit ni loi*, avec Sandrine Bonnaire). *Peaux de vaches* est son premier long métrage et a obtenu le prix du public du Festival Premiers plans d'Angers 1989. Jusqu'en 2000, elle réalisera de nombreux téléfilms. En 2000 Patricia Mazuy réalise son deuxième long métrage *Saint-Cyr*, en 2004 *Basse Normandie*, en 2011 *Sport de filles* et en 2018 *Sanchez est de retour*.

**L'histoire du film Peaux de vaches, racontée par Patricia Mazuy (dossier de presse)**

J'ai fait *Peaux de Vaches* en 1988, j'étais alors jeune et sans doutes. Les impulsions et l'énergie qui avaient lancé le film étaient multiples, mais assez basiques. Le film est un peu pareil. Étonnamment, les années n'ont fait que le renforcer, cela m'a même étonnée. Quand je l'ai revu il y a quelques mois, j'ai été troublée : il n'a pas bougé. Les mêmes défauts et les mêmes qualités, un petit côté vintage en plus. Il parle peut-être même plus directement aux spectateurs de maintenant : le paysan dépressif prêt à tout, la femme coincée dans sa vie traversée de désirs, ça reste actuel.

AU DÉPART — – J'aimais les westerns, j'avais un peu copié pour le début sur Josey Wales hors-la-loi, de Clint Eastwood. – Je détestais souvent les fictions tournées à la campagne en

**07 81 71 47 37**

**contact@embobine.com**

**www.embobine.com**

France, où les hommes ont des chemises à carreaux, les dames des robes fleuries mal coupées, on fait l'amour dans les foins, la bande-son est joliment silencieuse et peuplée d'oiseaux. Je voulais montrer la campagne moderne traversée de routes, de camions, de glissières d'entrées d'autoroute, de machines agricoles hi-tech aux moteurs assourdissants. – J'étais amoureuse de Stévenin depuis que j'avais découvert Passe montagne, et je ne désirais rien d'autre que faire un film pour lui.

ENSUITE... — Après moult versions de plus en plus rocambolesques, je suis revenue à la source : l'histoire de deux frères, l'un paysan au bord de la ruine, l'autre pâtissier qui déteste la campagne et veut sortir son frère de là... Après une beuverie, ils font flamber la ferme, un vagabond meurt par accident dans l'incendie. Stévenin va en prison. Dix ans après il revient. Il s'est sacrifié pour son frère. À travers l'homme qui revient, le désir était de montrer une campagne moderne, agressive, violente. De catalyser les non-dits familiaux. Tout a été envisageable quand Sandrine (que j'avais connue sur Sans toit ni loi) m'a dit oui. Tout a été possible quand j'ai enfin trouvé un frère paysan pour Stévenin, en la personne de Jacques Spiesser.

LE TOURNAGE — Tout a failli s'écrouler. En effet, quatre ans avant, j'avais « trop » préparé, « trop » balisé un court métrage, au point que le résultat était comme « mort ». Du coup, je pensais qu'il ne fallait pas préparer, qu'il fallait se jeter dans le vide. C'était une catastrophe ! Raoul Coutard, qui était le chef opérateur, a été tellement désappointé par ma non-préparation, blessé dans ses espérances, qu'il s'est braqué pendant la première partie du tournage. Raoul voulait la nuit en bleu, je la voulais orange-sodium-lampadaire routier...

Sandrine, dont le rôle était quasi inexistant au scénario, s'est retrouvée avec Stévenin qui chantait Johnny avec les machinos, Spiesser qui se protégeait pour rester concentré et ne pas aller au fossé avec son ensileuse, et surtout une réalisatrice qui avait préalablement érigé « le doute » comme moteur. Résultat des courses : on tournait en moyenne quatre plans par jour ! Et tout le monde voulait quitter le tournage ! J'ai réussi à me rassembler, en faisant bloc avec Sandrine, et en préparant le dimanche. Le deuxième mois a été fort. Des moments presque amoureux, entremêlés de tensions têtues.

LA FIN DE L'HISTOIRE DU FILM — Le film à l'arrivée ne ressemblait pas à un petit polar régional, le distributeur prévu en a été dérouté. Nous avons alors sombré dans un moment d'incertitude, où le relativement jeune producteur Jean-Luc Ormières n'arrivait à faire venir aucun autre distributeur. Le film était comme sinistré. Un jour d'hiver, j'ai reçu un coup de fil de France Culture. Serge Daney avait vu le film la veille, et « il voulait me parler dans la radio ». Je ne savais ni que Daney avait vu le film lors d'une projection où personne sauf lui n'était venu, ni qu'il avait une émission fort intelligente à la radio. C'était ma première interview. Très intimidée, j'ai à peine parlé, sauf pour rectifier le fait que les machines qui faisaient peur dans le film n'étaient pas des tracteurs mais une moissonneuse-batteuse et une ensileuse. L'émission de Daney a déclenché la suite. Le film a été sélectionné au premier festival d'Angers, où il a gagné un prix. En même temps qu'il a été sélectionné à « Un certain regard » à Cannes. Au festival d'Angers un distributeur l'a choisi et l'a sorti dans la foulée de Cannes.